Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 46

Artikel: Fanny
Autor: Collas, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185969

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

aux maux que ceux-ci leur font souffrir.

Les nègres, au nombre d'environ 500,000, sont pour la plupart domestiques, ouvriers ou soldats. On les amène du Soudan, au nombre de 3 à 4,000 par an, généralement à l'âge de huit à dix ans; mais beaucoup d'entre eux meurent promptement de nostalgie. Les marchands, avant de les exposer en vente, les engraissent avec des boulettes de couscoussou et leur apprennent quelques mots arabes, ce qui en augmente la valeur. Le prix est ordinairement de 30 francs pour un jeune garçon, de 60 pour une petite fille; de 400 pour une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, jolie, sachant parler et n'ayant pas encore eu d'enfants; de 50 à 60 francs enfin pour un vieillard.

L'empereur prélève 5 p. c. sur la valeur de la marchandise importée et a droit au premier choix en nature; les autres se vendent en bloc sur les marchés de Fez, de Mogador et de Maroc, ou séparément, aux enchères, dans les autres villes de l'intérieur. Tous les nègres embrassent sans difficulté l'islamisme, tout en conservant la plupart de leurs superstitions natives et l'habitude de se livrer, à certaines époques, pendant trois jours et trois nuits consécutives, à des danses grotesques, qu'accompagne un effroyable vacarme sous le nom de musique. Le sort de ces esclaves offre parfois d'étranges vicissitudes et de singulières péripéties. Tel pauvre négrillon, vendu sur les frontières du Sahara pour un morceau de sucre ou une pièce d'étoffe, arrive au poste de premier ministre; et plus fréquemment telle petite fille noire, née dans une cabane et échangée dans une oasis contre une outre d'eau-de-vie, peut se trouver, à peine adulte, couverte de pierres précieuses et inondée de parfums, parmi les favorites du Sultan.

Les Maures, descendants des Maures d'Espagne, habitent les villes, et ils ont en mains toutes les charges publiques, toutes les richesses et le commerce. Ils trafiquent et travaillent, mais ce trafic et ce travail n'ont rien d'intellectuel, rien de réjouissant. Le gain d'une grosse fortune est leur seule fin; ils partagent le temps entre le soin de leurs affaires et une oisiveté somnolente qui les abêtit. C'est parmi cette classe qu'on trouva les oulémas, les caïds, les pachas, les grands harems, les belles femmes et les trésors cachés.

Les Arabes, le peuple conquérant, occupent les plaines; nomades et pasteurs, ils conservent encore la fierté de leur antique caractère. La noblesse de leur attitude est admirable, et ils se meuvent avec l'élégance libre et superbe des animaux sauvages. La plupart n'ont sur le dos qu'un manteau blanc, mais ils s'y drapent de la façon la plus pittoresque. On ne voit guère parmi eux d'estropiés, de bossus ou de rachitiques, mais il y en a beaucoup qui n'ont pas de nez ou qui sont aveugles avec les orbites vides. Ce sont les victimes de la loi du talion *dent pour dent, œil pour œil*, qui forme le code pénal de l'Empire.

Fanny.

Le sort n'avait pas été clément pour moi. Après quatorze ans passés loin de mon pays, je revenais avec une belle fortune, mais aussi avec des souvenirs que je n'avais pu chasser, les regrets que provoque l'impuissance d'arranger sa vie comme on l'aurait voulu, des plans d'avenir auxquels on a dit un éternel adieu. Les froissements de la société, les luttes avec les hommes et les choses avaient laissé en moi une sorte de lassitude dont j'étais résolu à me reposer dans la solitude.

Quelques jours après mon arrivée, j'appris confidentiellement que le domaine de la Roseraie était à vendre. Son propriétaire, M. de Londe, avait fait de mauvaises opérations; pour relever son crédit il était condamné à ce sacrifice, mais il voulait l'accomplir sans bruit, pour ne pas aggraver en la divulguant la crise momentanée qu'il traversait.

Je connaissais de Londe, je connaissais aussi la Roseraie. Elle se trouvait à quelque distance de Dieppe, dans une situation délicieuse en vue de la mer, dont le spectacle avait pour moi un attrait irrésistible.

Là, en tête-à-tête avec la nature, qui a d'inépuisables consolations pour les cœurs endoloris par les luttes de la vie, au bruit des vagues me berçant de leur éternel murmure, je pourrais jouir d'un bonheur aussi complet qu'il m'était permis de l'espérer.

J'arrivai à la Roseraie par une belle journée de printemps; la verdure était d'une fraîcheur délicieuse, les oiseaux gazouillaient dans le feuillage, un soleil tiède répandait des flots de lumière sur les accidents d'une campagne admirable. Dans le creux d'un vallon se cachait l'usine de de Londe, dont la haute cheminée dégageait un panache de fumée. Je voyais les murailles blanches de l'habitation se profiler au milieu d'une ceinture de grands arbres, puis de l'autre côté du jardin, j'apercevais un pavillon, ancien rendez-vous de chasse qui ressemblait à un poste avancé du côté du rivage.

A mon entrée, un magnifique terre-neuve dénonça ma présence par ses aboiements et, se plaçant à mes côtés, me fit escorte jusqu'à la maison.

Sur le seuil, j'eus une impression de profond étonnement; j'avais devant moi une figure de connaissance que je n'avais pas vue depuis bien des années et que je ne m'attendais pas à jamais revoir.

Ce n'était plus celle qu'autrefois on appelait dans la maison maternelle la petite Fanny, la fraîche et gracieuse enfant dont la gaieté, l'humeur toujours égale, la sollicitude empressée faisaient le charme du logis. Le temps avait passé sur elle comme sur moi. Ses trente ans avaient laissé leurs traces sur son visage, l'expression en était plus grave et je crus y remarquer une nuance de mélancolie. Elle n'était pas belle, elle ne l'avait jamais été dans le sens rigoureux qu'on donne à ce mot. Mais sa physionomie avait toujours cette franchise qui permet de lire au fond de l'âme, ce cachet de bonté intelligente qui m'avaient frappé plus que n'aurait pu le faire l'éclat de la beauté.

J'éprouvai quelque embarras en me retrouvant brusquement devant elle. Elle ne put dissimuler la même impression.

— Vous désirez parler à mon beau-frère? me dit-elle après les formules de politesse d'usage.

— Quoi! vous êtes la belle-sœur de M. de Londe?

— Vous ne saviez donc pas qu'il a épousé ma sœur?

— Je l'ignorais. Mes voyages se sont prolongés depuis bien des années et je viens d'arriver. Et vous, vous habitez dans cette maison?

— Oui; après la mort de ma mère, j'y ai trouvé un abri.

— Et c'est ici que vous avez enterré votre vie, que vous avez circonscrit votre ambition?

— L'ambition d'une vieille fille qui voit tout doucement couler les jours sans les compter et s'achemine avec insouciance vers le moment où, la vue affaiblie, la taille courbée par l'âge, je ferai ronfler près de la fenêtre le rouet des grand'mères.

Elle disait cela en souriant, de cette voix limpide qui pour moi avait toute la fraîcheur de l'adolescence. Je l'écoutais avec tristesse; elle avait trente ans, il me semblait qu'une route riante, émaillée de fleurs, pouvait encore s'ouvrir devant elle,

et elle acceptait sans regret cette existence décolorée sous le patronage de sainte Catherine.

J'allais protester par une galanterie de mauvais goût. Elle me prévint. Elle m'avait conduit au salon, après avoir envoyé prévenir son beau-frère ; mais il se faisait attendre.

— Il faut que je vous presente ma nièce, dit-elle.

Elle appela l'enfant, qui étudiait dans une pièce voisine. Une petite tête blonde, charmante de franchise et de grâce, vint s'offrir aux baisers de mon interlocutrice.

— C'est mon élève, dit celle-ci.

— Ainsi vous êtes devenue institutrice.

— Oui, et j'ai la prétention de m'en être tirée à mon honneur ; jugez-en vous-même.

Il fallut que j'interrogeasse l'enfant sur toutes les branches de son enseignement. Je fus émerveillé de la variété de ses connaissances, de la netteté de ses réponses et de l'heureuse disposition avec laquelle les résultats du travail étaient classés dans ce cerveau de dix ans.

— Vous êtes donc un puits de science, mademoiselle Fanny ? je ne vous savais pas si savante.

— Nous nous sommes instruites ensemble. Quand on a l'affection pour point d'appui, toute tâche devient facile, et nous nous aimons bien, n'est-ce pas, Blanche ?

Pour toute réponse l'enfant se jeta dans les bras de sa tante. Tout cela était si naturel, que l'idée d'une comédie ou même d'une exagération ne pouvait se présenter à l'esprit. J'étais touché, je devinais chez Fanny une mission de dévouement acceptée sans réserve et accomplie sans défaillance. J'attachais des regards attendris sur ces deux êtres qu'unissaient les liens d'une mutuelle affection, je n'en voulais pas à Fanny d'avoir fait intervenir ce tiers pour déranger notre tête-à-tête.

(A suivre),

Nous prions les personnes qui ont l'intention de souscrire pour la 2de *édition* du **Voyage de Favey et Grognuz,** de bien vouloir nous le faire connaître sans retard afin que nous puissions le mettre sous presse aussi prochainement que possible et en fixer le nombre d'exemplaires. Les nouveaux sujets qui seront ajoutés à cette édition sont les suivants :

Adieux des époux Favey et Grognuz au Buffet de la gare de Lausanne.

Visite au ballon des Tuileries.

Favey et Grognuz aux Invalides. — Leur entretien avec les débris de l'armée. — Visite au tombeau de Napoléon.

Grognuz aux Bains de la Samaritaine.

A l'Opéra. — Représentation de la Traviata.

Madame Favey au Bureau du « Conteur. »

Autres incidents de voyage.

La manière de résoudre le problème posé dans notre précédent numéro est la suivante : Remplir le grand tonneau et le vider en deux fois dans le petit : d'abord 3 setiers, qui seront ensuite versés dans la tine ; puis les deux setiers restants qui seront laissés dans le petit tonneau. Remplir une deuxième fois le tonneau de 5 setiers et en tirer la quantité nécessaire pour achever le petit, c'est-à-dire 1 setier. Il en restera ainsi 4 setiers dans le tonneau du propriétaire.

Le tirage au sort a fait échoir la prime à M. Ponnaz, à Planchamp sur Clarens.

Autre question. — Il part de New-York pour San-Francisco un train express par jour. Il met 7 jours à franchir la distance qui sépare ces deux villes. On demande combien il rencontre de trains de même nature venant de San-Francisco, d'où il part également un train express par jour.

Prime : 100 cartes de visite.

Exhortation pathétique à la tribune :

— Citoyens ! je bois à l'avenir, qui ne peut manquer d'arriver ! (Bravos prolongés) et à l'abolition du passé, qui ne reviendra jamais. (Trépignements.)

Mme D... est allée passer l'été à la campagne.

Un jeune villageois se présente chez elle et lui demande si elle n'aurait pas besoin d'un domestique pour la saison.

— Non, mon ami, lui répond-elle, j'ai amené mes domestiques avec moi.

— Oh ! ça ne fait rien, madame, réplique-t-il, il faut si peu de chose pour m'occuper !

Mlle Elise a 5 ans. Le premier jour de l'an, son oncle vient lui apporter des jouets :

— Embrasse-moi au moins, fait-il en se baissant.

L'enfant l'embrasse et lui dit :

— Hein ! comme je te gâte.

Le 22 septembre dernier, deux braves paysans visitant l'exposition horticole, étaient arrêtés devant l'Union instrumentale qui jouait ce jour-là.

« Qu'est-ce que c'est que cette musique ? dit l'un d'eux.

— Ça, répond l'autre, c'est l'Union chorale ou l'Union instrumentale, je ne me rappelle plus laquelle.

Un jeune homme se présente chez un propriétaire de vignes, pour lui offrir ses services comme *brantare* pendant la vendange. Le propriétaire lui demande : « en es-tu capable ? »

— Oui, monsieur, répond résolument le jeune homme.

— Ah ! mais dis-moi, mon garçon, reprit le campagnard, as-tu communié ?

— Oui, monsieur, j'ai dix-neuf ans.

— Eh bien, puisque tu as communié, tu peux porter la brante, viens demain matin, à 7 heures.

Théâtre. Dimanche 14 novembre. Dernière représentation de **Madame Favart,** opéra comique en 3 actes.— **Par droit de conquête,** comédie en 3 actes. Rideau à 7 h. 3/4. — Ce programme est attrayant : *Madame Favart* est un des meilleurs succès de notre troupe d'opéra comique.

L. MONNET.

PAPETERIE MONNET

3, rue Pépinet, 3, à Lausanne.

Agendas de bureaux, calendrier commercial et éphémérides pour 1881.

Cartes de visite.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD ET F. REGAMEY.